

## PARIS Salon du livre : la gratuité, ça eût payé

Le 2<sup>e</sup> Festival du livre de Paris (ex-Salon du livre puis Livre Paris) se tiendra du 21 au 23 avril, l'Italie en pays invité. Il avait tenté l'an dernier la gratuité : retour en 2023 aux entrées payantes (sauf pour les moins de 25 ans), à 5 €, dans le Grand Palais éphémère sur le Champ-de-Mars. 100 000 visiteurs espérés et un nouveau partenaire : le réseau social TikTok et ses influenceurs es bouquins, dits booktokeurs.

### CLAUDE TERREAUX

## Retrouver son latin

CLAUDE TERREAUX VOUS REPRENDRÉZ BIEN UN PEU DE LATIN



**Vous reprendrez bien un peu de latin, Claude Terreaux, arléa poche, 270 p., 10 €**

C'est ce qu'on appelle un plaisir régressif : renouer avec la délicate torture de la version latine. L'agréé Claude Terreaux propose dans *Vous reprendrez bien un peu de latin* de replonger dans déclinaisons, modes et conjugaisons (ah, l'ablatif, ah, le supin !) en se frottant aux grands anciens dans le texte. Ainsi, si l'empereur Claude eut droit à tous les superlatifs sous la plume de Suétone, « quelle aubaine pour le grammairien passionné qui sommeille en chacun de nous ! ». Ou : « Et si, en attendant Salluste, nous abordions une nouvelle fois aux rives de la conjugaison. Tentant, non ? ». Très !

Ce petit livre, courageuse réédition, ne prétend pas à l'exhaustivité – « Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'emploi du subjonctif dans les relatives ». Mais il va loin. Des pages entières en latin (avec corrigé) qu'on aborde sans crainte car « nihil est tam difficile et arduum, quod non humana mens vincat ». Un livre sérieux sans se prendre au sérieux.

Car l'auteur désamorce d'entrée la rituelle question « à quoi sert le latin » : « Disons-le tout net... À rien ». Que du bonheur !

F. M.

## PRIX Un écrivain médecin récompensé

Le prix Landerneau de l'album jeunesse revient à Baptiste Beaulieu pour *Les Gens sont beaux* (Les Arènes). Illustré par Qin Leng, cet hymne à la différence évoque les imperfections du corps. L'auteur, âgé de 37 ans, généraliste près de Toulouse, écrit après avoir tenu un blog quand il était carabin. « Les corps ont une histoire et une fois qu'on la connaît il devient beaucoup plus difficile de juger l'autre », dit-il.

## CHILI Neruda assassiné ? On ne sait pas...

Le feuilleton de l'enquête sur la mort en 1973 du poète et Nobel chilien Pablo Neruda (empoisonné par les séides de Pinochet ou pas ?) n'en finit pas. Dix ans après l'exhumation du corps, le rapport d'experts remis à la justice ne tranche pas malgré la présence avérée et mystérieuse de la bactérie *Clostridium botulinum*. Il demande... une nouvelle exhumation. Le tribunal rendra sa décision à une date indéterminée.

### JEAN-LOUIS MILESI

# Dans l'Ouest américain avec Edward Curtis

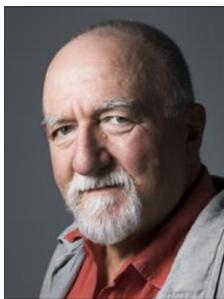
**Son objectif a fixé la mémoire de la civilisation des Indiens des Grandes Plaines qui s'éteignait. Edward S. Curtis est au cœur du dernier roman de Jean-Louis Milesi, *Au loin, quelques chevaux, deux plumes...* Crépusculaire et brutal.**

Levons toute ambiguïté. Il ne s'agit en rien d'une biographie romancée de l'homme aux 40 000 images prises durant trente ans auprès de quatre-vingts tribus réparties sur la majeure partie des États-Unis. Travail où art photographique et ethnographie se cristalliseront dans un monumental ouvrage en vingt volumes, lancé en 1916 : l'indépassable *The North American Indian* avec ses quatre mille pages de textes éclairant croyances et modes de vie des Indiens d'Amérique du Nord.

Mais pour l'instant, on est

en 1900, et Edward Sheriff Curtis (1868-1952) est encore un photographe dont la notoriété n'a guère dépassé la ville de Seattle où il s'est établi avec sa petite famille. Il y fixe alors les traits d'une vieille et misérable Indienne à la peau parcheminée, surnommée par dérision la princesse Angeline, fille du chef Si'ahl auquel la cité portuaire américaine doit son nom. Curtis est surpris de voir le succès de la commercialisation de sa photographie. De quoi lui donner des idées.

**« Les Sioux du Minnesota doivent être exterminés »**



Jean-Louis Milesi. En médaillon, autoportrait d'Edward Curtis.

Photo Philippe MATSAS & DR

Qu'importe que la quête de la célébrité et la perspective d'une réussite commerciale aient pu être le moteur initial de cette extraordinaire aventure photographique qui préservera de l'oubli la civilisation des Indiens des Grandes Plaines. On perçoit bien à la lecture d'*Au loin, quel-*

*ques chevaux, deux plumes...* que Curtis est d'abord pour Jean-Louis Milesi le témoin rêvé d'un moment clef. Celui de ce changement de regard, jusqu'alors plein de mépris et de supériorité, que portent les contemporains blancs du photographe sur les Indiens.

Un Blanc et d'autres avec lui en ce tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles prennent conscience qu'un monde s'effondre, que des peuples chassés de leurs terres et dont on nie le droit à l'existence n'ont pour seul avenir que ces prisons à ciel ouvert appelées réserves indiennes.

Quelques décennies plus tôt, un gouverneur américain s'écriait encore : « Les Sioux du Minnesota doivent être exterminés ! ».

Porter un intérêt à son sujet est le présupposé de base de tout acte photographique : une vérité qui prend corps dans ce récit fictionnel de Jean-Louis Milesi. Avec ce sens de l'image d'un homme qui vient du cinéma, il y met en scène un Curtis encore mal dégrossi, débarquant dans l'Ouest américain pour rejoind-



dre une expédition scientifique. Il ne faudra pas longtemps avant qu'il ne se fasse dépouiller de tous ses biens, passant à deux doigts de la mort et liant son destin à un métis indien taciturne au lourd passé d'outlaw.

Ce dernier est le frère d'un des trente-huit Dakotas pendus après un procès expéditif à Mankato (Minnesota) le 26 décembre 1862. On touche à l'une des pages sombres qui parsèment la conquête de l'Ouest. Et encore, sans l'inter-



**Au loin, quelques chevaux, deux plumes..., Jean-Louis Milesi, Presses de la Cité, 480 pages, 22 €**

vention du président Lincoln estimant que la justice locale avait eu la main bien lourde, trois cents autres Dakotas devaient être exécutés...

**La farine, un mystère pour les femmes des réserves**

Corruption, maladies, malnutrition, christianisation forcée des enfants... Le quotidien des Indiens parqués dans leurs réserves est froidement décrit par Jean-Louis Milesi, évoquant cette terre « où il ne pousse que des pierres l'été et de la boue le reste du temps », comme le résume un personnage de son roman.

Le même raconte que les femmes des réserves ne savaient que faire des sacs de farine qu'on leur distribuait. Elles jetaient cette mystérieuse poudre blanche et cousaient des vêtements avec la toile des sacs. « Cela semble idiot de ne pas savoir quoi faire avec de la farine... Vous sauriez faire des bonbons avec de la graisse de bison, vous ? », interroge-t-il.

Le genre de remarques qui a pu traverser l'esprit d'un Curtis sillonnant l'Ouest américain.

Serge HARTMANN

### LIONEL SHRIVER

## Scènes de la fin de vie conjugale



Lionel Shriver. Photo Leextra/Philippe MATSAS

**En 1991, deux quinquas britanniques décident qu'ils mettront fin à leurs jours ensemble l'année de leurs 80 ans pour éviter la décrépitude de l'âge. 2020 venue, qu'advient-il ? Lionel Shriver, cruelle et drôle, propose douze dénouements dans *À prendre ou à laisser*.**

On lit, dans le roman de Lionel Shriver, une pique lancée à... Lionel Shriver. « Elle est hystérique, on dirait qu'elle souhaite l'effondrement de la civilisation uniquement pour prouver qu'elle avait raison », cingle Kay pour que son époux Cyril cesse

d'écouter l'autrice américaine. De fait, Shriver se coltine les sujets qui fâchent : les enfants tueurs aux États-Unis (*Il faut qu'on parle de Kevin*), l'obésité, l'instinct de propriété, les touchés des seniors pour le marathon... Elle n'y va jamais avec le dos de la cuiller. Pas plus en abordant la fin de vie.

Le pacte de suicide que passe le couple Wilkinson à l'orée des années 1990, ère d'optimisme universel (chute du mur de Berlin etc.), se veut un acte de lucidité. Kay, infirmière, a assisté à la déchéance puis à la mort de son père, et déjà sa mère range les serviettes dans le four ou raconte dix fois le même concert.

Quant à Cyril, médecin dans l'hôpital public britannique, il vitupère contre ces vieux qui occupent des lits et des soins qu'il vaudrait mieux, rationnellement, consacrer à des malades plus jeunes. Utilitariste mais un brin rigide, peut-être... D'ailleurs sa propre mère a le bon goût de disparaître à 79 ans, l'espérance de vie moyenne : « La peine de Cyril semblait mâtinée d'une curieuse nuance de ce que Kay ne pouvait désigner autrement que par de l'approbation. »

Aussi le couple stocke-t-il dans le frigo les pilules qui, aux 80 ans de Kay, les enverront doucement ad patres.

**La pandémie inattendue**

Arrive mars 2020. Lesté de deux impondérables : le Brexit auquel Cyril est obsessionnellement hostile (« si le Royaume-Uni se faisait hara-kiri, c'était une atrocité ; si deux vieux se flinguaient, c'était un acte de générosité », critique Kay) et la pandémie.

« Vu notre situation, tu peux me dire pourquoi tu continues à te laver frénétiquement les mains ? », interroge Cyril. Et vu la mortalité ambiante, la disparition volontaire du duo qui ne veut pas encombrer les hôpitaux perd de son sens.

En réalité Kay doute. Car à 80 ans ils vont parfaitement



**À prendre ou à laisser, Lionel Shriver, traduit par Catherine Gibert, Belfond, 280 p., 22 €**

bien. À ce stade, recommandant sans cesse au jour fatidique (ou pas), le roman bifurque sur une douzaine de voies différentes – ils se suicident, ils y renoncent, un des deux le fait et pas l'autre etc.

La satire se fait cruelle, parfois délirante, brocardant le mélange d'empathie surjouée et d'indifférence avec laquelle la société traite le vieillissement, jusque dans des résidences pour personnes âgées ici baptisées, doux euphémismes, La Fin du Voyage et La Tombe du Jour. Dans une autre version, ils vivent centennaires dans le meilleur des mondes – c'est paradoxalement la version la plus équilibrée.

Là où Lionel Shriver mord le plus profond, c'est dans la description de ce couple ouvert, rationnel, porté sur le dialogue... mais dont le moment crucial de la fin de vie révèle l'ampleur des illusions et des malentendus. Constat cruel d'une moraliste qui tour à tour fait rire et hoqueter d'effroi.

François MONTPEZAT

### DOA

## Flics, caïds, indics, dans l'arène du trafic

**Le nouveau polar de DOA (pseudonyme tiré de Death On Arrival, mort à l'arrivée) offre une belle galerie de portraits dans le maelström de la lutte contre le trafic de drogue. *Rétiaire(s)* raconte un combat de gladiateurs...**

D'un côté, les hommes et femmes de l'OFAST, office anti-stupéfiants créé en 2020 pour remplacer et oublier l'OCRTIS gangrené par le mélange des genres entre flics et indics. Les policiers composent désormais avec douaniers et gendarmes – parmi ceux-ci Amélie Vasseur, accro à la chasse au voyou. « Elle ne protège pas, ça l'emmerde, elle aime la traque et elle aime la capture. »

De l'autre bord, le clan Cerda issu de la communauté yéniche. Le grand-père arrivé vers 1950 d'Ukraine dans la banlieue rouge parisienne fit fortune dans la ferraille avant que les activités se diversifient : prostitution, drogue... Une fratrie de descendants dont « le bâtard à moitié rebeu » Mohamed Cerda dit Momo, « incarnation ultime du pacte Yénichie - Blédistan ».

Mais les Cerda, confrontés à la concurrence de caïds de banlieue devenus grands (au point de vivre à Dubaï), veulent grandir en s'alliant avec Los Cada-



**Rétiaire(s), DOA, Série noire Gallimard, 430 pages, 19 €**

nos, gitans de la Costa del Sol qui ont industrialisé le trafic de shit.

**De la PJ à la Santé**

Au milieu, le commandant de la PJ Théo Lasbleiz, flic d'élite un peu ripou, abat un trafiquant devenu balance de l'OFAST. Lasbleiz voulait venger sa femme et sa fille assassinées par ce réseau. Direction la prison de la Santé alors que se joue à l'extérieur une course de vitesse autour d'un arrivage de cocaïne bolivienne acheminé par un gang croate.

Ouf... Tout est très bien documenté, tant sur la géostratégie de la drogue (y passent des figures réelles comme le Mulhousien Sofiane Hamblé) que sur la géographie de la Santé – quartiers VIP et des radicalisés – ou la guerre des polices. Un glossaire décrypte le deal et la zone (la prison). Plus haletant qu'une série, une plongée éclairante dans un monde obscur, jamais idéalisé, remarquablement incarné.

F. M.